

Séminaire d'été à Turin

Le séminaire d'été a regroupé environ 200 participants, 80 italiens et 120 français. Le choix d'étudier un seul séminaire de Lacan a permis un travail plus approfondi et en même temps plus aéré. Plutôt que d'en donner un compte rendu plus détaillé, nous avons choisi de reproduire ici une intervention de Charles Melman, afin d'évoquer un des moments substantiels de notre travail.

Claude Dorgeuille avait exposé, de manière précise et éclairante, les points vifs des leçons XI, XII, XIII et XIV qui portaient entre autres sur : le moi, sa résistance et son incidence dans la cure sur fond de Verneinung; le moi idéal et l'idéal du moi occasionnant un retour à l'article de Freud Pour introduire le narcissisme; la question du désir dans ses dimensions imaginaire et symbolique avec une reprise du Complément métapsychologique à la doctrine du rêve; l'inconscient imaginaire, symbolique et réel en tant que le progrès de la cure permet la réalisation d'un futur antérieur; enfin la distinction des trois termes amour, énamoration et désir.

Les questions avaient porté sur les rapports de l'imaginaire et du symbolique, compte tenu de l'autonomie de l'imaginaire et sur le chiasme de l'amour et du désir.

C'est dans le cours des réponses à ces questions que se situe l'intervention que nous publions.

NdlR

Lacan insiste sur ce moment observable chez l'enfant, d'introjection, d'absorption plutôt, et d'expulsion sans qu'il y ait d'objet fixe, fixé par ce processus. Ce que nous montre le premier schéma, celui-ci, celui que Gabriel Balbo nous a si joliment dessiné, c'est que l'image qui peut se constituer à ce moment-là, celui qui la voit ne sait pas que ce qui fait le prix de cette image est caché, c'est-à-dire est précisément ce qui a été expulsé.

C'est-à-dire que cette première image réelle renvoie à un objet virtuel mais qui reste caché à l'observateur. Ce processus d'absorption et d'expulsion, d'*Aufstossung*, vient inscrire un certain ordre dans la suite des processus, cet ordre que nous trouvons parfaitement symbolisé par une suite de plus et de moins. L'effort de Lacan va être de montrer de quelle façon le moment où cette suite de plus et de moins va se trouver arrêtée, fixée, par la constitution d'un moi, d'une image, car ce qui constitue, ce qui définit l'image, c'est justement que ce qu'elle a rejeté est enfin fixé, arrêté, désigné; c'est-à-dire qu'avec l'appropriation de son image, le sujet ne sait toujours pas quel est l'objet qu'il a rejeté et qui fait le prix de cette image. Mais en tout cas, cette coupure entre un dedans et un dehors est fixée : je sais ce qui est dedans, je sais ce qui est dehors et que je ne veux pas.

Claude Dorgeuille nous l'a rappelé sans cesse à propos du symbolique : le symbolique, c'est ce qui pour nous a un sens très défini, très strict, ce n'est pas une valeur mystique, le symbolique cela veut dire que nous tenons que ce qui est présent dans notre monde, ce qui constitue le monde de nos représentations, est lié par un pacte à une *Aufstossung*, à une expulsion fondamentale, et qui donne son sens au monde de nos représentations.

Lorsque le sujet fonctionne au niveau du stade de ce schéma [optique], il est pris dans un mirage spéculaire où il ne sait pas qui est moi et qui est l'autre. Quand le sujet — c'est la fameuse *Verneinung* — dit «ça n'est pas moi» nous savons précisément que c'est lui, parce que quand il dit «ça n'est pas moi» il désigne cet autre qui est en lui, et qui constitue, cet autre, sa véritable identité. C'est le propre du symbolique, ne serait-ce qu'en venant donner un nom à celui qui se trouve dans le miroir, de permettre au sujet de se dégager de ce processus spéculaire; ce n'est pas de la théorie ce que je dis là; il y a en clinique, une gamme extrêmement riche de manifestations qui illustrent le moment où le sujet en est resté au mirage spéculaire.

Ce phénomène élémentaire qui s'appelle la jalousie, et qui est un sentiment humain par excellence, cette certitude qu'au-delà de soi-même c'est un autre ou une autre qui est aimé, est d'abord l'effet de ce que soi-même est constitué comme un autre. Si je suis aimé, je peux avoir ce sentiment très précis, très net, que c'est un autre qui est aimé en moi, c'est-à-dire du même coup en dehors de moi, puisque c'est cet autre qui me constitue dans mon identité. C'est très exactement, par exemple, la jalousie de l'alcoolique; c'est aussi le problème majeur de la paranoïa où vous savez que celui que le paranoïaque dénonce, dénonce comme cause de tous ses maux, c'est cet autre qui est en lui, et c'est pourquoi il s'organisera toujours pour se frapper lui-même. C'est la thèse de Lacan avec le cas Aimée.

La question posée donc tout à l'heure par Bernard Vandermersch nous permet de voir de quelle façon effectivement la catégorie du symbolique est susceptible d'introduire, dans le mirage spéculaire dans lequel nous sommes pris, ne serait-ce que par l'effet de la nomination, d'introduire cette pacification qui nous permet de ne plus être entièrement captifs de l'image de l'autre. Etre captif de l'image de l'autre, ça aussi c'est de la clinique.

La façon dont la conjonction se fait entre l'imaginaire et le symbolique est assurément préparée par cette sorte de sympathie qui existe entre un processus fondé sur l'absorption et l'expulsion, sur la constitution d'une image, d'une imago qui, elle, fixe, arrête ce mouvement incessant d'expulsion-absorption, et un ordre symbolique dont le principe est que le monde de nos représentations est organisé par une perte fondamentale.

Une petite remarque encore si vous le permettez : à propos de la question de la vitre : est-ce que nous sommes condamnés à ne voir que des images ou bien est-ce que nous pouvons aussi avoir une perception directe du réel ? Autrement dit, est-ce que nous avons toujours affaire au miroir ou bien est-ce que ce peut être une vitre où le reflet de l'image n'empêche pas de voir quel est l'objet réel qui fait le prix de ce reflet ? Vous avez chacun, comme moi, une expérience de la vue directe d'objets réels : ce sont ces objets répugnants que j'ai eu l'occasion d'évoquer l'autre matin, mais ce sont des objets dont nous nous détournons, ne serait-ce que parce qu'avec leur émergence, s'annule le monde du sens et aussi se défait notre propre image.

Il y avait d'autres questions ? La question de l'amour et du désir... Il y a, comme l'introduisait Roland Chemama à l'instant, un chiasme fondamental entre l'amour et le désir; ce n'est pas de la théorie de le dire. Est-ce qu'il y en a beaucoup ici qui ont réussi de façon harmonieuse et heureuse, la conjonction de l'amour et du désir ? Vous en avez beaucoup rencontrés dans votre pratique ? Et pourquoi ce chiasme, pourquoi cette séparation dramatique ? Mais parce que l'amour, la *Verliebtheit*, est organisé par une imago primordialement narcissique c'est-à-dire, aussi désolant que cela paraisse, que je ne suis jamais capable d'aimer qu'une image idéale de moi-même alors que le désir est organisé par cet objet qui est caché par l'image et dont je ne sais pas quel il est. Lacan prend la peine de préciser quelque part que la situation n'est pas la même pour l'homme et pour la femme. Paradoxalement, elle est beaucoup moins attachée à l'image qu'à l'objet qu'elle vise et qui pour elle, comme vous le savez, est très précis; celle-ci sait ce qu'elle veut; alors que son partenaire masculin est beaucoup plus englué dans l'amour des images, sans savoir très bien ce qu'il vise au delà de cette image. La situation conjugale classique, c'est que le type est devant la télévision et que la femme lui dit «qu'est-ce que tu attends pour venir te coucher ?»

Ce que je regrette un tout petit peu... J'apprécie beaucoup la façon dont nous essayons de travailler c'est-à-dire de maintenir un point de vue qui ne soit pas entièrement pris dans la perspective lacanienne mais qui essaie de la prendre en perspective ; mais je serais plein de regrets si vous ne sentiez pas que ce n'est pas de la théorie. C'est de la clinique tout le temps, et c'est d'abord la clinique de notre vie.

Peut-être pour anticiper un tout petit peu la suite et pour faire mieux entendre la question du *io*, du *Ich*, du moi, de l'*ego* : D'où est-ce que celui qui parle, le sujet de l'énoncé peut-il venir se situer ? Ça peut être celui qui parle, ça peut être le moi...

(Gilardi : si vous permettez, une petite note pour les Français : nous n'avons pas la possibilité en italien de traduire moi et je. Si vous avez entendu, nous traduisons toujours *io* et d'ailleurs la question du *Ich* est — comme vous le savez *ego* est un terme de la traduction anglaise — chez Freud, il n'y a que *Ich*, il n'y a que *io* en italien et nous n'avons pas la possibilité en italien de jouer entre moi et je.)

Par exemple ici, moi qui vous parle, moi... moi... c'est-à-dire cette représentation que je peux avoir de moi-même, peut être cette image que je suppose que vous me donnez, qui est une image toujours idéale, ne serait-ce que parce qu'elle me constitue comme totalité; grâce à cette image je ne suis pas démembré ; c'est très banal le sentiment de ce malaise physique de se sentir un peu défait, c'est quand l'image qu'on a de soi vient... vient à vaciller; c'est donc une image idéale parce qu'elle me constitue comme unité, et parce qu'il y a un objet caché qui fait son prix. Alors dans le cas présent, c'est une vitre, vous avez affaire à une vitre, vous allez voir quel est l'objet réel qui fait mon prix, vous voyez c'est formidable, dans le cas présent c'est la voix. C'est une image qui est profondément aliénée puisqu'elle est constituée à la semblance de l'image de l'autre, de la vôtre, et c'est ainsi qu'elle s'est constituée. Mais elle est narcissiquement investie et je suis supposé l'aimer. Et pourquoi est-ce une image menteuse ? Pourquoi avez-vous aussitôt le sentiment, lorsque vous êtes confrontés à cette image, qu'elle n'appartient pas au registre de la vérité, qu'elle est dans la catégorie du factice ? Je vais vous l'expliquer ou vous le rappeler dans une seconde. Jusque-là donc c'est le *Ich* qui parle, le *io*, l'*ego*. Maintenant ça peut être le *Ich* non plus imaginaire mais symbolique, c'est-à-dire que cette image que j'évoquais à l'instant porte un nom, ce qu'on appelle un nom de famille, un prénom aussi, c'est-à-dire qu'elle vient m'inscrire, que ce nom vient m'inscrire dans une histoire et une histoire ce sont toujours des devoirs à assurer; c'est toujours une dette à payer. Grâce à mon nom, je parviens à me détacher de moi, à ne pas coller, mais je suis pris, captif d'une autre aliénation qui est celle de mon histoire, avec tous les impératifs qu'elle implique, et si je vous le présente comme je le fais maintenant, c'est pour que vous reconnaissiez dans ce je, non plus imaginaire mais symbolique, ce que Freud a appelé le *UberIch*. C'est ça le *UberIch*, c'est le je symbolique c'est-à-dire que j'ai à vivre et à mourir pour accomplir un devoir.

Il reste ce dont je vais parler maintenant, puisque j'ai parlé du *Ich* et du *UberIch*, il reste le je réel. Malheureusement le je réel, je ne peux pas le faire parler comme je veux, parce que c'est le réel et c'est une catégorie qui m'échappe, dont je n'ai pas le déclic, et quand il parle, le je réel va dire une seule chose : mon désir, mais d'une façon qui me surprend, d'une façon que je ne contrôle pas, d'une façon que je peux vouloir refouler, interdire; ce *Ich* réel a un rapport constitutionnel avec cet objet caché dont j'ai parlé tout à l'heure et qui donne son prix à mon image. Vous avez reconnu dans ce *Ich* réel, ce que Freud appelle le ça, *das Es*. Ça parle en moi, et il faut que je me débrouille avec ce qui parle en moi, que le je imaginaire et le je symbolique essaient de maîtriser. Or, je vais terminer là-dessus, il y a une seule parole qui vous donne le sentiment que c'est la vérité qui parle : ce n'est pas le je imaginaire, le *Ich* marqué de facticité, ce n'est même pas le je symbolique, ça c'est curieux, c'est-à-dire que si par exemple, je viens ici prendre la parole au nom de mes ancêtres, vous aurez plus le sentiment d'une manifestation hystérique que de l'expression de la vérité. Pourquoi n'avons-nous le sentiment d'une parole vraie que lorsqu'elle exprime le désir ? C'est pour une raison très simple, c'est que le *Ich* de même que le *UberIch* dénie la castration; le *Ich* parce que c'est une forme bien ronde, le *UberIch* parce qu'il exige de moi un accomplissement total, que j'aie jusqu'à la mort pour accomplir mon devoir. Seul le *Es*, le ça, exprime la détresse et l'ignorance propres au désir qui viennent du même coup amputer l'image de moi, et la thérapie mortelle de l'*UberIch*.

Alors comme vous le voyez, et c'est constant dans tout le séminaire que nous étudions, le tragique c'est que tout ce qui est en moi est venu du dehors — c'est une phrase clef qui est dans le séminaire — parce que le moi s'est fait à l'image de l'autre, mon désir est devenu le désir de l'autre. Qu'est-ce que ça veut dire le désir de l'autre ? Ça veut dire à la fois que je désire comme lui, c'est lui qui m'a appris à désirer, mais je désire aussi cet objet qui est caché en lui et qui constitue le prix de son image, qui fait le prix de son image.

Et puis mon désir est aussi le désir de l'autre, parce que mon premier voeu est de me faire reconnaître par lui, de me faire reconnaître comme un semblable, qu'il reconnaisse que moi aussi j'ai une belle image, avec un objet qui fait son prix et il est tout à fait remarquable qu'une démarche purement rhétorique comme la démarche philosophique, puisse avoir dit cela, c'est-à-dire que le désir de l'homme est d'abord de se faire reconnaître, bien avant Freud.

Et le tout dernier mot : pourquoi ce texte est-il si difficile pour nous ? C'est un texte que l'on peut qualifier de maudit, et je ne suis pas sûr qu'à la fin de nos journées, nous aurons levé la malédiction. C'est que c'est un texte qui nous déplace radicalement dans notre subjectivité. C'est le propre d'un enseignement, quand c'est un enseignement effectif, de déplacer les élèves dans leur subjectivité mais nous sommes, à notre époque, tellement fragiles dans notre existence, notre existence nous paraît si mal fondée, si mal assurée, que nous résistons de toutes nos forces à tout ce qui pourrait venir mettre en cause la place de notre subjectivité.

Tout à l'heure j'ai parlé de *Ich*, de *UberIch* et de *Es*; le grand problème pour nous aujourd'hui, dans la mesure où nous sommes des modernes, ou même des post-modernes, c'est que nous n'arrivons plus chez un même individu, à faire coïncider le *Ich*, le *UberIch* et le *Es*. C'est pour ça que nous sommes aujourd'hui schizophréniques, que nous sommes capables de dire une chose et le contraire, d'éprouver un sentiment et l'instant d'après d'en éprouver un opposé, que nous sommes capables de dire n'importe quoi. C'est notre état actuel mais nous pouvons voir dans ces leçons de Lacan la raison de notre *splitting*, de notre *spaltung* et nous pouvons aussi du même coup y chercher un petit remède, chacun pour soi.

Ch. Melman



Viennent de paraître :

Nouvelles études sur l'inconscient Ch. Melman (sém. 84/85)
Bibliothèque du trimestre psychanalytique

La résistance dans la cure Trimestre psychanalytique n°3/90

Domande dell'adozione 1^{er} Quaderno
(en italien)